

Mardi saint



Dans l'évangile d'aujourd'hui (Jn 13,21-38), saint Jean rapporte la discussion qui eut lieu lors de la dernière Cène au sujet de la trahison. Il faut nous souvenir de ce côté sombre de l'histoire si nous voulons reconnaître la lumière qui se lève à la fin. C'est aussi troublant pour nous que l'est Iago, le corrupteur et le traître dans l'Othello de Shakespeare, pour les spectateurs de la pièce. À la fin de la pièce, après avoir éliminé son maître, Iago est démasqué et condamné, mais il refuse d'expliquer ses motifs. Il dit seulement : « Ne me demandez rien. Ce que vous savez, vous le savez. À partir de maintenant, je ne dirai plus un mot. » Si nous voulons trouver un sens, nous devons chercher plus loin que les simples motifs. La vérité de ce mystère ne se trouve pas dans les explications.

Aujourd'hui, la lecture d'Isaïe nous rappelle que Jésus est identifié à une ancienne figure prophétique, l'archétype du serviteur souffrant et du guérisseur blessé. Isaïe dit ceci :

... Écoutez-moi, îles lointaines ! Peuples éloignés, soyez attentifs !
J'étais encore dans le sein maternel quand le Seigneur m'a appelé ;
j'étais encore dans les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon nom.

Le secret que nous cherchons concerne toujours notre origine. « Qui suis-je ? » signifie « d'où viens-je ? » Et ensuite seulement, « pourquoi ? » Mais tout comme la réponse sur notre origine vient d'un état pré-linguistique, avant que je sois né, de même la question du sens réside dans le silence qui suit le langage.

Comme la nôtre, l'histoire de Jésus entre dans le temps par sa conception et sa naissance, avec

un corps formé dans le ventre de sa mère puis expulsé dans le monde. La même histoire, comme la nôtre, se termine par son dernier souffle et son enterrement, lorsqu'il est rejeté dans le ventre de la terre mère. En aucune autre tradition religieuse, le corps n'a autant d'importance. Il est vrai que les moralistes chrétiens occidentaux ont souvent donné au corps une cote assez basse : il était plein de tentations et de pulsions contraires à l'idée de la sainteté, elle-même si éloignée d'une vision de l'intégrité et d'un état angélique et sans corps qui semblait plus noble.

Il y eut des exceptions, incontournables pour une théologie de l'incarnation. L'impulsion puritaine et gnostique du christianisme n'a jamais pu mépriser totalement le corps. Jésus fut élevé « avec son corps ». « De ma chair, je verrai Dieu » (Jb, 19,26). Les anges étaient plus proches de Dieu, mais nous étions davantage semblables à Dieu, « parce que nous avons un corps ». Et c'est ce que Dieu fit, en Jésus. En lui aussi, Dieu a pleuré, s'est fatigué et impatienté, a bu du vin et aimé, fut trahi et souffrit.

D'autres traditions de sagesse prennent le corps plus au sérieux, comme un instrument de développement spirituel. Le Yoga, le Tai Chi, le Tantra ont une sagesse pratique, fondée sur le corps, que la spiritualité chrétienne a généralement sous-évaluée. Mais les traditions asiatiques, tout en concevant une forme de transformation, ont tendance à considérer le corps physique comme un emballage, un véhicule, un ensemble qui finit par se dissoudre en ses éléments. Le corps de Jésus devient le Corps du Christ. Il évolue dans la résurrection qui révèle la destinée corporelle de chacun de nous. Nous avons un corps spirituel à espérer. Mais, comme le dit Teilhard de Chardin, « l'esprit est une matière incandescente ». Nous serons illuminés et incarnés pour l'éternité.

C'est parfait. Mais alors, qui sait avec certitude, en attendant que nous sachions ? Pour l'instant, nous pensons à Jésus comme une personne physique : comme nous, ancré dans le monde et dans l'instant présent, à travers un corps changeant qui ne travaille pas comme une machine et qui est toujours notre interface avec la nature la plus profonde de la réalité.

Laurence Freeman